

Vivre avec le terrorisme

LA TENTATION DE LA HAINE

Hooligans, skinheads et autres nazillons ont marché sur Bruxelles pour “lutter contre Daech”. Et surtout s’opposer à la marche contre la peur et les amalgames. Après les bombes, doit-on craindre les bombers? Reportage au cœur de “l’autre menace”.

Le dimanche 27 mars à la Bourse de Bruxelles, une vague noire de 400 hooligans venait troubler l’hommage rendu par les badauds aux victimes des attentats. Curieux, dans un pays certes sous le choc mais dont la population semble plus encline à chanter la cohésion qu’à succomber aux sirènes de l’état d’urgence. D’autant que la police et la Ville de Bruxelles savaient manifestement que ces agités projetaient de se réunir à la gare de Vilvorde et de défiler à la Bourse, malgré l’interdiction de la “marche contre la peur” initialement prévue. Malgré les fleurs piétinées, les insultes, les saluts nazis, les coups de poing... En sous-effectif, les forces de l’ordre attendront une heure avant que les autopompes ne débarquent et dispersent cette foule obscure. La question pouvait se poser: ce 27 mars, a-t-on déroulé le tapis rouge aux chemises noires?

Avant d’y répondre, peut-être faudrait-il dresser un peu plus précisément le profil de ces mystérieux hooligans. Pour être de bon compte, nous avons donc mis de côté tout réflexe gauchiste et tendu la joue droite. Très à droite. Puis marché avec eux. Premier arrêt à la très protégée gare du Luxembourg, au cœur du quartier européen de Bruxelles, où nous attend Hervé Van Laethem, secrétaire politique du mouvement Nation. Figure bien connue de l’extrême droite belge la plus radicale, ex-chef du groupe néonazi L’Assaut, plusieurs fois condamné pour racisme, l’homme est suspecté d’avoir envoyé ses activistes à la Bourse ce jour-là. *“Est-ce que des militants de Nation aiment le foot? Oui, comme partout. Est-ce qu’ils étaient présents à cette manif? En tout cas, je ne suis pas au courant. Nous, ➔*

→ on a rendu hommage la veille devant le métro de Maelbeek (hommage aux cris de "Islamistes, hors d'Europe!" - NDLR) parce que la marche de dimanche se dégonflait. Mais nous soutenons bien évidemment les patriotes de la Bourse."

Avant de reconnaître quelques ratés au niveau de leur communication. "Même s'ils venaient là pour rendre hommage, 450 mecs qui débarquent tout de noir vêtus sans rien à dire à personne, cela fait peur." Parole d'ex-militaire. Et de pointer les provocations des gauchistes qui auraient mis le feu aux poudres. Version partagée par Rudy, administrateur de la page Facebook de la Dutch Belgium Ultra

Hooligan Scene et qui se trouvait par hasard, dit-il, devant la Bourse le 27 mars. "J'étais venu me recueillir avec mon fils de huit ans et je dois bien avouer que j'ai moi-même été surpris de voir débarquer cette armée de mecs costauds, bruyants et aux crânes rasés. Mais lorsqu'ils se sont approchés du mémorial, ils se sont arrêtés de crier et j'ai compris qu'ils étaient là pour se recueillir et non pour se battre. Tous unis contre le terrorisme, c'était vraiment impressionnant! Mais ils se sont ensuite fait traiter de racistes par des gens d'extrême gauche. Alors qu'il y avait des gens de couleur parmi ces hooligans. Je suis contre la violence mais je comprends parfaitement leur réaction." Sur le mur Facebook de ces hooligans, on trouve effective-

Foot et bières pour stopper Daech

Spécialiste de l'extrême droite, Manuel Abramowicz décrypte cette nouvelle forme de hooliganisme qui voudrait casser de l'islamiste.

Avec ses collaborateurs du webmagazine antifasciste *RésistanceS.be*, le journaliste de gauche a passé au crible les photos prises ce jour-là à la Bourse. Histoire de déceler, sous les foulards, les vrais leaders d'extrême droite. Et ceux qu'il ne faudrait pas y amalgamer.

■ Qu'est-ce qui s'est réellement passé ce 27 mars à la Bourse?

MANUEL ABRAMOWICZ - Un cocktail explosif. Venus rendre hommage, des militants d'extrême gauche ont vu arriver ce cortège noir de hooligans et de crânes rasés et l'ont pris pour une manif d'extrême droite. Ils ont commencé à lancer des slogans antiracistes. Les supporters qui pensaient participer à ce deuil national ont été hués. Certains les auraient insultés, leur aurait peut-être craché dessus. Les hooligans ont réagi à leur manière...

■ Qui sont ces fans?

M.A. - Ils représentent les "firms", ces groupes de hooligans qui supportent notamment Anderlecht, le Standard, Charleroi, Bruges. Des supporters réunis ici sous la bannière "FCK ISIS - Casuals against terrorism" (photo), un mouvement né en Angleterre. C'est une nouvelle forme de hooliganisme qui veut en découdre avec Daech et a un penchant pour l'ultra-violence. Ces groupes sont hyper-organisés. Il y a un an et demi à Cologne, une manifestation anti-islamiste organisée par les "Hooligans gegen Salafisten" avait d'ailleurs rassemblé plus de 3.000 supporters ultras. Ce n'est donc pas qu'une bande d'ahuris abreuvés de bières.

■ Avec un sérieux penchant, aussi, pour les thèses nazillonnes?

M.A. - Ne tombons pas à notre tour dans le piège de l'amalgame. Même s'ils étaient habillés en noir, ces 400 ultras ne sont pas tous des fascistes.

■ C'est assez rare, non, de voir ces factions rivales réunies sous la même bannière?

M.A. - Effectivement, car ils sont très hostiles les uns envers les autres. On avait connu le même phénomène lors de l'affaire Dutroux lorsque les Hells Angels, par exemple, avaient également défilé. Lorsqu'il y a des drames nationaux, ces groupes marginaux repliés sur eux-mêmes sortent alors du bois pour manifester leur deuil. Mais ici, ça a dérapé.

■ Pourquoi ne les a-t-on pas stoppés à la gare de Vilvorde?

M.A. - Il faut se mettre à la place de la police. Même si cette foule est probablement

rentrée dans le train sans payer, elle ne comprenait pas que des radicaux. Ces derniers étaient peut-être 150 sur 400. Mais il y avait aussi des "touristes" comme ces supporters du Standard qui ont déserté le groupe aux premiers slogans racistes. Et puis, stopper un groupe pareil se prépare, car il faut l'appui de la police fédérale. Ces heurts peuvent en effet durer des heures, voire des semaines comme les émeutes de 1991 à Forest.

■ Ce cocktail explosif a-t-il une chance de se reproduire? voire de mettre le feu aux poudres d'un plus grand mouvement encore?

M.A. - Je ne pense pas. Même si ce climat sécuritaire crée des replis identitaires, ces groupes sont encore beaucoup plus fermés que par le passé et ils communiquent très mal entre eux. Et puis, les mouvements extrémistes comme Nation ont aussi un très fort turn-over. En général, les nouveaux adhérents restent quelques semaines, un an ou deux tout au plus. Je craindrais donc davantage des foyers de violence éparpillés sur le territoire. - H.N.

SUR TWITTER, UNE HAINE TOUTE VIRTUELLE

Le 22 mars, plusieurs mots-clés haineux s'invitaient dans les top tendances de Twitter. Ce qui était tout sauf représentatif de l'opinion dominante.

ment des marques de soutien de personnes d'origine marocaine, par exemple, qui se défendent d'ailleurs de toute récupération politique. *"La prochaine fois, je vous suis",* écrit Mohammed A. *Et sans écharpe pour me couvrir le visage, histoire de montrer aux médias qu'on est bien tous unis face au cancer que représente Daech."*

BOBOS BISOUNOURS VS DÉCÉRÉBRÉS

Tous unis, vraiment? Comme beaucoup, Olivier, 38 ans, n'en a pas cru ses yeux lorsqu'il a découvert les publications d'un ami d'enfance sur Facebook. Celui-ci évoque ces fameux événements et se vante d'avoir fait partie du groupe des 400 hooligans. Sous les dizaines de "likes" récoltés par son post, on trouve des commentaires de personnes qui manifestent poliment leur désapprobation. S'ensuit une chaîne d'arguments entre deux mondes totalement antagonistes, avec, en résumé: d'un côté des "gentils bisounours", "bobos pacifistes à pull à longs poils" et "mangeurs de quinoa", de l'autre des "hooligans décérébrés". L'ami d'enfance tente de justifier son mouvement, évoque lui aussi la présence "de Noirs et d'Arabes" dans son mouvement, se félicite que tous les "supporters" des différents clubs se soient unis contre le terrorisme. Même si la presse "poubelle" n'y comprend rien.

Il ne convainc pas grand monde dans la discussion. *"Je t'apprécie mais sur ce coup-là, tu me fais honte,"* écrit Rémi. *Le monde n'est pas aussi binaire qu'un affrontement sportif. Je sais que tu n'en as rien à cirer mais c'est très difficile de ne pas réagir."* Le même dialogue de sourds se poursuit sur cette autre page Facebook. *"Marre du "tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil", faut arrêter de courber l'échine! Vos provocations n'ont aucun sens, rétorque un autre internaute. Vous n'aviez rien à faire là. Restez bien dans vos stades!"* Cet autre témoin s'est dit choqué de voir ces hommes en noir encagoulés frapper un "type avec des lunettes qui s'est retrouvé au sol", puis "ces hordes saccager les poubelles sous le regard de policiers impassibles".

Sous un sens interdit frappé de la mention "Le jihad ne passera pas", le secrétaire de Nation monte alors de trois crans. Mitraillant, dans l'ordre, "cette communauté qui ne s'est jamais intégrée", nous "envahit" et a de toute façon des "coutumes trop éloignées des nôtres". Mais aussi la trahison de la N-VA "à genoux devant une Europe elle-même sous l'emprise de l'impérialisme américain". Alors, on l'aura compris, les fleurs et les ours en peluche c'est bien joli mais... *"Il est temps de se venger et de leur faire payer le prix du sang"*.

Digne d'un communiqué de Daech, ce type de discours n'est d'ailleurs pas l'apanage de la vieille garde degrelienne. *"Il est temps de sauver notre civilisation",* pétarade Nicolas, l'un des responsables jeunesse du mouvement. Né à l'aube - dorée - des années 2000, ce militant a pourtant grandi avec le djihadisme. *"Mais jamais dans la peur, nous dit-il. Parce que cela ne sert à rien et qu'il faut agir."* Même sous la bannière de l'extrême droite? *"Si les gens incultes politiquement se laissent embrigader par les médias et me collent cette étiquette, tant pis. Moi, je sais qui je suis."* À côté des vagues de "On est chez nous!"

Dès le 22 mars, le mot clé #StopIslam faisait partie des plus partagés sur Twitter. Une explosion des réactions haineuses? "Pas du tout!", répond Nicolas Vanderbiest spécialiste des réseaux sociaux de l'UCL. #StopIslam n'a en fait été partagé qu'un millier de fois, "une goutte dans l'océan composé de centaines de milliers de commentaires positifs sur les attentats de Bruxelles". Sauf que sa visibilité a été boostée par les algorithmes utilisés par Twitter: "Les internautes bienveillants se sont intuitivement accordés sur un nombre limité de mots-clés comme #PrayForBelgium et #BrusselsAttacks. Du coup, l'éventail de hashtags a été réduit, laissant une place plus visible aux mots-clés haineux dans le classement". Quant à Facebook, c'est un peu différent. "Facebook informe dans une bulle relationnelle très fermée. Si vous y avez vu des messages haineux, cela signifie que vos amis adoptent un comportement de haine. S'informer via Facebook peut donc biaiser la réalité

collective." Plus rassurant encore: les attentats de Bruxelles témoignent au contraire d'un système de solidarité sans précédent. "Le processus s'est automatisé de lui-même", lance Nicolas Vanderbiest. Déjà présent après les attentats de Paris, le hashtag #PortesOuvertes est apparu tôt dans la matinée du 22 mars. "Les gens s'habituent aux attaques et intègrent les mécanismes. Proposer une navette aux blessés ou un hébergement à ceux qui n'en ont pas est devenu un réflexe social intuitif." En fait, continue l'expert, l'ensemble des étapes post-attentats ne se sont jamais enchaînées aussi rapidement. Les explosions à l'aéroport de Zaventem ont été signalées instantanément, et "le plus fou, c'est que deux heures après les explosions, des dessinateurs aux quatre coins du monde avaient déjà posté leur caricature! Ils savaient quoi dessiner, comment réagir et où les poster pour que les médias traditionnels les reprennent. Du jamais vu". - N.S.

scandées par la marée noire du 27 mars, le dernier communiqué du mouvement français Génération Identitaire ne laisse pas planer davantage de doute. Suite à l'annulation de leur manifestation "À Molenbeek comme ailleurs, islamistes hors d'Europe" prévue dimanche dernier à Bruxelles (qui a provoqué, malgré son absence, quelques rassemblements et une centaine d'arrestations à Molenbeek et à la Bourse), le groupe de droite régionaliste français qui représente plutôt, lui, des jeunes cadres B.C.B.G., se fait même menaçant. "Interdire une manifestation ne suffira pas à apaiser la colère de la jeunesse européenne: Génération Identitaire n'en a pas fini avec Molenbeek, et il faudra bien rendre des comptes pour nos frères et nos sœurs assassinés." Cri de colère minoritaire? Avec 110.000 "likes" sur Facebook et des marques de soutien de groupuscules issus de toute l'Europe, ce mouvement ne cesse pas en tout cas de prendre de l'ampleur.

Au point d'y voir une opportunité de grand soir? Plus vraiment à un amalgame près, le mouvement Nation se targue en tout cas d'un certain regain d'intérêt. "Depuis le début de l'invasion migratoire, nos tracts rencontrent un franc succès. Lors de notre dernière action à Couvin, on a commencé à 15 et on a terminé à 25!" Pas vraiment encore de quoi s'affoler, donc. Depuis que le mouvement s'est distancé de ses hooligans les plus durs et de ses "skinheads d'Aldi", le nombre de ses activistes ne dépasserait pas la trentaine. Les dimanches et jours fériés.

**SUR UN
FACEBOOK
HOOLIGAN:
"PROCHAINE
FOIS, JE VOUS
SUIS", SIGNÉ
MOHAMMED.**

AVOIR VINGT ANS SOUS LES BOMBES

À la télé ou dans les rues, à Bruxelles, Beyrouth ou Bagdad, ils sont jeunes et ont toujours connu le terrorisme. Comment font-ils?

Habituez-vous à vivre avec le terrorisme." Le Premier ministre français Manuel Valls le répète à tous les jeunes qu'il croise depuis les attentats de Paris. Avec des mots à peine différents, Charles Michel et les représentants de son gouvernement donnent le même conseil depuis le tragique 22 mars de Bruxelles. Mais les jeunes ne les ont pas attendus pour le savoir et même l'expérimenter. En Europe, les attaques terroristes sont devenues si fréquentes qu'elles n'étonnent plus. En Israël, au Liban ou en Irak, elles sont depuis longtemps tristement banales.

JENNIFER, 22 ANS - BRUXELLES

Moins de liberté, plus de sécurité

Jennifer est vendeuse dans un magasin de vêtements. La première fois qu'elle a entendu parler du terrorisme, c'était le 11 septembre et elle sortait de l'école. "Après avoir regardé les attentats à la télévision, mes parents m'ont expliqué que les Américains entraient en guerre contre l'Irak et qu'on n'entendrait vite plus parler des terroristes", se souvient-elle. Quinze ans plus tard, la menace est toujours là. "Aussi loin que je me souviens, il y a toujours eu des sujets sur le terrorisme dans les médias. Ça fait partie du quotidien. Je me suis toujours dit que ça arriverait en Belgique. Parfois je deviens même parano. Je suis la première à dire qu'il ne faut pas faire d'amalgames, mais c'est difficile de ne pas se faire un film quand, dans le métro, on voit un homme avec une longue barbe portant un sac avec délicatesse..."

Jennifer a appris le drame du 22 mars en arrivant au boulot. "Ce qui m'a étonnée, ce sont

toutes les polémiques sur le manque d'efficacité de nos forces de l'ordre. Je veux dire, si moi je m'y attendais, comment ceux qui sont censés nous protéger n'ont-ils pas pris le risque d'attentat plus au sérieux? Certains craignent la fin de la démocratie si on envoie des militaires dans les rues et des contrôleurs à

"S'IL FRAPPE À NOUVEAU, JE M'ADAPTERAI. JE NE PEUX RIEN FAIRE DE PLUS."

l'entrée des centres commerciaux et des gares. Moi, ça ne me dérange pas. Je préfère vivre avec un peu moins de liberté, mais en sécurité." Quoi qu'il en soit, Jennifer ne renoncera pas à ses projets. "Avec mon copain, on aimerait acheter un appartement et fonder une famille. Je vis comme je le ferais si le terrorisme n'existait pas. Et s'il frappe à nouveau, je m'adapterai. Je ne peux rien faire de plus."

ROXELINA, 26 ANS - BEYROUTH**Le futur au jour le jour**

Roxelina, journaliste, vit dans la banlieue de Beyrouth depuis son plus jeune âge. *"Je ne me suis jamais véritablement sentie en sécurité, confie la jeune femme. Au début, parce qu'il y avait la*

blessés. Une attaque à Beyrouth, ça m'attriste deux minutes, puis je reprends ma vie. À la limite, je vais même dans le quartier où le drame s'est produit. Les magasins ne ferment pas et le périmètre de sécurité est faible. Même le gouvernement semble ne plus trop s'en préoccuper. Il n'y a plus aucun soldat dans les rues pour nous protéger. On vit avec la menace au jour le jour. On a arrêté de s'imaginer un futur il y a bien longtemps."

"QUITTE À MOURIR DANS UN ATTENTAT, AUTANT LE FAIRE AU LIBAN ET PROFITER DE LA VIE."

guerre. Ensuite, il y a eu le 11/9. Mais au Liban on a véritablement commencé à parler de terrorisme en 2005 après un attentat-suicide causant la mort du président du conseil des ministres, Rafiq Hariri. Depuis, les attaques contre des hommes politiques et des journalistes s'enchaînent." Les attentats sont si nombreux que Roxelina avoue perdre patience. "On ne s'unit même plus quand un attentat cause des morts et des

Pour cette raison, de nombreux Libanais quittent le pays. "Mais l'espoir a été très bref. Quand je parle avec mes amis à l'étranger aujourd'hui, ils disent vouloir revenir. Ils n'ont pas trouvé la sécurité qu'ils cherchaient. Quitte à mourir dans un attentat, autant le faire au Liban pour profiter de la vie au maximum avec ceux qu'on aime."

RUBEN, 23 ANS - TEL-AVIV**Yoga, bio, dodo**

"Votre appel tombe à pic. Je dois justement passer le contrôle antiterrorisme à la gare de Tel-Aviv, commence Ruben, développeur informatique, avec décontraction. Ce sont des agents formés pour cela. Quand la menace terroriste augmente, ils sont remplacés par des militaires plus costaux et mieux armés, mais dans les mêmes tenues. Ça permet de ne pas inquiéter la population..."

Ces contrôles ont été instaurés dans les années 90 après une série d'attentats dans des bus israéliens. "On est habitués. Ça ne pose de problèmes à personne. Les navetteurs se dirigent spontanément vers les contrôleurs devant la gare. Pas de quoi en faire une histoire." Ruben a vécu quelques années en France. "En Israël, le peuple est moins libéral et moins individualiste.

Étant donné que nous sommes confrontés à une dizaine d'attentats par mois, la solidarité est constante. À Tel-Aviv, on a tous un membre de la famille touché par un attentat. Ça rapproche les gens." L'inquiétude n'en demeure pas moins constante. "Néanmoins, à part mettre plus de

"JE TRAVAILLE COMME UN FOU POUR POUVOIR VIVRE DANS UN QUARTIER SÉCURISÉ."

sécurité, on ne peut rien faire. Ça rend la vie plus intense. Par exemple, moi, je travaille comme un fou pour gagner beaucoup d'argent et vivre dans un quartier très sécurisé. D'autres choisissent de vivre au jour le jour. C'est le mode de vie "yoga, bio, dodo". Les jeunes Israéliens sont souvent dans l'un des extrêmes."

HUSSEIN, 27 ANS - BAGDAD**La paix en Belgique**

"Mon premier souvenir d'attentat, ce sont les images des tours du WTC de New York. J'avais 12 ans. Ça semble à peine croyable maintenant, mais à l'époque l'Irak n'avait jamais connu d'attentat." Hussein est arrivé en Belgique en août 2015 et y a déposé une demande d'asile. Il saura très bientôt si l'Office des Étrangers lui permettra de rester chez nous.

"ÇA SEMBLE INCROYABLE, MAIS QUAND J'AVAIS 12 ANS, L'IRAK N'AVAIT JAMAIS VU D'ATTENTAT."

"Les premiers attentats que mon pays a connus se sont déroulés après l'invasion américaine de 2003. Il fallait juste se garder d'être là lorsqu'un convoi américain passait. Puis, les attentats

ont touché la population. À Bagdad, ils étaient pratiquement quotidiens. Quand j'étais enfant, je me souviens que lorsqu'un voisin mourait, tout le quartier en parlait pendant une semaine. Quand j'ai quitté le pays, les magasins rouvraient presque immédiatement après un attentat..." Le jeune homme s'est adapté à tout. "J'évitais les attroupements, changeais de trottoir, fuyais les foules... Un jour, mes écouteurs sur les oreilles, j'ai senti un souffle derrière moi. J'ai vu littéralement voler une voiture dans les airs. J'ai continué mon chemin. Pas la peine de s'attarder."

La nonchalance de Hussein est superficielle et un voile brouille son regard lorsqu'il évoque ses deux parents tués à la mitrailleuse par des terroristes d'al-Qaïda...

DAECH, LA SECTE QUI LAVE LES CERVEAUX

Ils étaient des sportifs accomplis ou des sorteurs invétérés. Et puis, ils sont partis mourir au djihad ou revenus se faire sauter en Europe. Comment peuvent-ils accepter de se sacrifier en assassinant?

La vidéo a fait le tour du monde. Les images, furtives, montrent deux jeunes se déhancher et flirter avec des filles dans une boîte de nuit bruxelloise. La scène, filmée en février 2015, est banale. Ce qui l'est moins, c'est l'identité des deux fêtards: Salah et Brahim Abdeslam. Neuf mois plus tard, les deux frères semaient la mort dans la capitale française. L'aîné ouvrait le feu sur les clients des terrasses parisiennes, avant de se faire exploser. Son frère Salah, dont le rôle reste encore à préciser, se serait désisté au dernier moment. *"J'ai vu Salah blaguer, fumer, boire et jouer aux cartes. C'était un homme à femmes"*, raconte un de ses amis à la chaîne d'info CNN qui a diffusé la vidéo. Début 2015, les deux hommes commencent pourtant déjà à se radicaliser: *"C'est la dernière fois que je les ai vus boire. Brahim a commencé à devenir plus religieux, il assistait à la prière du vendredi à la mosquée, et priait chez lui les autres jours"*, explique son ami.

Comment peut-on passer de noceur invétéré à djihadiste? Comment accepter non pas seulement de changer complètement de vie, mais de mourir en kamikaze à l'encontre de tout instinct de conservation? La stratégie de déradicalisation en est encore, en Belgique, à ses balbutiements, mais une dizaine de communes ont désigné leurs "responsables radicalisme". Cette poignée de fonctionnaires, souvent sociologues de formation, coordonnent des cellules d'analyse et d'accompagnement. Acteur de première ligne, le "Monsieur radicalisme" de la Ville de Bruxelles (qui préfère garder l'anonymat pour des raisons de sécurité) accompagne depuis deux ans les familles de jeunes radicalisés.

TABOU FAMILIAL

Le terrain le plus fertile du djihadisme reste l'adolescent en mal d'idéal, en quête identitaire, d'appartenance et d'affirmation de soi. Ou des personnes fragilisées, qui ont vécu un accident de parcours, un deuil récent, un échec scolaire ou des tensions familiales. *"Mais le djihadisme ne touche pas uniquement les milieux défavorisés, explique-t-il. Il attire des ados comme des adultes. Mais aussi des jeunes de milieux aisés, d'origines culturelles et religieuses diverses. On reproche souvent aux parents d'être aveugles, mais certains comportements peuvent être confondus avec une simple crise d'adolescence. Ou apparaissent comme une affirmation identitaire plus marquée. En fait, plus le processus de radicalisation avance, plus le radicalisé entre en conflit avec sa famille. Mais la radicalisation est un sujet tabou jusque dans les familles où ça se passe. La plupart des familles sont dans le déni parce que tout simplement elles ne peuvent pas imaginer ce qui se passe."*

"Avant tout passage à l'acte, il y a un long processus de maturation. On ne devient pas terroriste du jour au lendemain. Dans le cadre des recrutements, les rabatteurs commencent par prendre le temps de rencontrer la personne. Sans jamais se présenter sous leur véritable jour, ils apparaissent comme une personne de confiance qui cherche à trouver des réponses dans un monde complexe." La présence d'une personnalité perçue comme un mentor joue donc un rôle majeur dans le processus de radicalisation. Pour convaincre ces jeunes de rejoindre ses rangs, Daech opère comme une secte: un mélange de séduction et d'autorité. Il offre une réponse qui clôt tout questionnement, tout en désavouant l'interrogation identitaire fondamentale de l'individu. *"Dans un même discours, le recruteur va marteler au jeune qu'il doit voir l'intérêt de l'univers et non pas son nombril, tout en annonçant de multiples gratifications par lesquelles il peut "se sentir fort"*. L'islam ici n'est pas une cause, juste un moyen. Le but étant d'accrocher la personne à un cadre idéologique, en instrumentalisant ses aspirations.

NOUVELLE FRATRIE

Cet endoctrinement se fait progressivement, d'abord par la rupture: il s'agit de couper, rompre avec ses pratiques et ses représentants (l'Occident, la famille et les pairs). Puis, par l'identification et l'accompagnement. *"En suivant un guide spirituel, le radicalisé a l'impression d'appartenir à une nouvelle communauté, un groupe porteur de sens. Face à une société dans laquelle il éprouve frustration et humiliation, le rabatteur fera appel à sa responsabilité, à son obligation morale et religieuse"*

de se mobiliser.” Bien que mensonger, le discours joue sur les ressorts narcissiques de l’individu. L’embrigadé se sent reconnu, unique, formidable. Daech lui propose tout: l’amour, l’héroïsme, l’appartenance à un groupe, le service d’une cause, le pouvoir et l’argent.

La dernière étape consiste à légitimer la violence. Et à la mobiliser. *“C’est un processus graduel. L’organisation sait qu’il y a des barrières psychologiques et morales que l’individu n’est pas capable de franchir.”* C’est pourquoi les recrues sont systématiquement envoyées dans les territoires en guerre. *“En général, toutes les personnes qui sont passées à l’acte sont allées en Syrie”,* insiste le responsable. Là-bas, elles sont confrontées à un système qui va piéger la personne. Les recrues sont incorporées dans des camps d’entraînement de 4 à 8 semaines, soumises à une propagande extrême et à un entraînement religieux. *“C’est très intensif. Les journées sont extrêmement longues. Tout est fait pour casser la personne et confisquer son identité.”* Quand l’endoctriné sort de là, il ne se voit pas directement confier de responsabilités, mais des tâches subalternes. *“On effectue un tri. Ceux qui refusent d’obéir sont exécutés.”*

Mais le système Daech va encore plus loin dans la déshumanisation. *“Il y a des rites de passage collectifs: chaque nouvelle “promo” (30 à 40 jeunes recrues) doit exécuter des prisonniers, agenouillés à leurs pieds.”* Toute la scénographie est pensée pour faciliter le ➡ ➡ passage à l’acte: les uniformes orange renvoient au scandale d’Abou Ghraïb et aux détenus de Guantanamo Bay. Les bourreaux, eux, sont totalement rendus anonymes. *“Le rôle du foudard noir, c’est de dire: “Ce n’est pas moi qui tue, mais l’État islamique”.”*

C’est ce rite sacrificiel qui va sceller le passage à la violence. Reste une étape supérieure: avant toute opération-suicide, le radicalisé doit exécuter quelqu’un au couteau, à visage découvert, face caméra. *“C’est une forme de testament: à partir du moment où la personne assume son acte, il n’y a plus de retour en arrière possible”,* explique l’expert de la Ville de Bruxelles. La phase finale n’est qu’un résultat de cause à effet: *“Vous l’avez vu, c’est un processus très violent psychologiquement. Quand ces personnes sont au bord du passage à l’acte, elles sont tellement sous pression qu’elles veulent se suicider”.* Mais il y a une nuance. Dans le cas du djihad, la promesse d’une mort précoce apparaît comme un supplément d’âme.

Une manière de se faire un nom et de “se racheter” aux yeux de la communauté. Plongés dans une culture où la réussite individuelle est primordiale, les nouveaux radicalisés peuvent opérer un court-circuit sinistre en essayant d’exister non par leur vie, mais par leur mort. La preuve: Mohamed Merah est devenu star des banlieues après avoir assassiné des gosses et s’être fait abattre. Salah Abdeslam, aussi, a ses groupies. Malgré l’horreur.

✘ Rafal Naczyk

Dans les yeux d'une mère

La dernière fois qu'un de ses coéquipiers du FC Brussels a rencontré Anis, il faisait la fête dans une boîte. Quelques mois plus tard, il s'envolait pour la Syrie. Depuis, sa mère veut comprendre et témoigner.

Quand le film sur *Sharia 4 Belgium* est sorti, le père du premier Belge décédé en Syrie, Sean Pidgeon, m'a contactée parce qu'il avait besoin de savoir ce qui était arrivé à son fils." Nous sommes en 2013. Personne ne mesure encore l'impact réel de ces départs, considérés comme marginaux. La réalisatrice Safia Kessas, qui produit des reportages pour l'émission de la RTBF *Tout ça (ne nous rendra pas le Congo)*, l'écoute et rencontre d'autres parents tout aussi désespérés, comme Véronique "dont le fils est toujours censé être en vie en Syrie". Peu à peu, un groupe de parole se crée autour de ces familles brisées, qui trouvent enfin l'endroit pour se confier sans se sentir jugées. Au bout de deux ans de reportage, naît le film *Le djihad des mères*, poignant témoignage d'amour et d'impuissance car, quand le piège est fermé, difficile d'en ressortir. Géraldine Henneghien fait partie des fondateurs de l'ASBL "Aux parents concernés". Son fils, Anis, a rejoint Daech en janvier 2014 et n'est pas revenu.

■ Comment avez-vous compris que votre fils se radicalisait?

GÉRALDINE HENNEGHIE - Au départ, je n'ai rien vu venir. C'est un recrutement sectaire, le maître mot c'est vraiment de ne rien laisser paraître à la famille, de s'en détacher. C'est seulement deux semaines avant son départ que j'ai compris que quelque chose clochait. Ce qui nous a vraiment alarmés, c'est quand il nous a expliqué sa réinterprétation du Coran, une vision qui ne correspondait absolument pas à celle qu'on lui avait inculquée.

■ Pourquoi s'est-il laissé embrigader?

G.H. - Mon fils était extrêmement sportif, il jouait au foot à un haut niveau. Il jouait au basket, il faisait du jogging. Il avait plein d'amis, il rigolait tout le temps. Il sortait, aussi. Un jeune normal, quoi. Les recruteurs cherchent la faille chez ces jeunes. La faille de mon fils, c'est qu'il ne se sentait pas réellement intégré dans la société belge. On lui refusait des jobs d'étudiant parce qu'il n'avait pas le bon nom de famille. C'est avec ça que les recruteurs l'ont eu. Il avait envie de servir à quelque chose. On l'a manipulé en lui disant qu'il pourrait sauver des gens, être un bon musulman. Ils lui expliquaient: "Des musulmans se font massacrer, c'est ton rôle d'aller les aider. Tu vas être quelqu'un, là-bas". Quand je l'avais au téléphone, il me disait: "Tu vois, maman, ici je suis vraiment utile".

■ A-t-il voulu rentrer en Belgique à un moment, est-ce qu'il a pris conscience de sa situation?

G.H. - À deux reprises. La dernière fois, il m'a téléphoné pour me demander d'acheter un ticket d'avion pour qu'il puisse s'échapper, sans rentrer en Belgique, sinon il allait passer

"QUAND JE L'AVAIS AU TÉLÉPHONE, IL ME DISAIT: "TU VOIS, MAMAN, ICI JE SUIS VRAIMENT UTILE"."

par la prison. Il m'a dit qu'il me rappellerait pour qu'on s'arrange et finalement, quand il m'a téléphoné, il avait changé d'avis. Les recruteurs lui avaient à nouveau retourné le cerveau. Et pourtant, j'ai bien compris qu'il voulait reprendre sa vie d'avant. Il n'avait pas trouvé ce qu'on lui avait promis en Syrie. Quelques semaines plus tard, j'ai reçu un SMS d'un de ses amis qui m'a dit qu'il était décédé mais qu'il s'était battu comme un lion et que tout le monde l'aimait là-bas. Comme si ça pouvait être un soulagement.

✕ Marie Frankinet